

# Les cyniques

Autor(en): **Vallette, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **11 (1923)**

Heft 46

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380056>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LES CYNIQUES \*

---

Le cynisme, pendant longtemps, n'a guère été considéré que comme un accident, une anomalie singulière ou une sorte d'aberration dans l'histoire des mœurs et des idées. Mieux connu maintenant et mieux compris, il est l'objet d'une appréciation plus juste en même temps que d'un intérêt croissant. Des documents inédits, des papyrus notamment, ont montré son existence moins éphémère, son action plus continue et plus profonde qu'on ne l'avait soupçonné ; des rapprochements dont les éléments, auparavant, faisaient défaut, ou dont on ne s'était pas avisé tant que l'étude historique des littératures n'était pas méthodiquement organisée, ont permis de reconstituer une tradition longue de plusieurs siècles, où se marque, chez les Grecs, chez les Latins, et jusque dans le christianisme, l'influence directe ou indirecte de la prédication cynique sur le contenu, les moyens d'expression et les formes littéraires de la pensée antique. Bref,

\* Cette conférence, faite à Lausanne le 15 février 1922, sous les auspices de la Société des Etudes de Lettres, n'était pas destinée à être publiée. La direction de la *Revue de théologie et de philosophie* ayant bien voulu m'en demander communication, je la reproduis ici aussi fidèlement que possible, sans chercher à faire disparaître les lacunes et le décousu d'une causerie familière, où l'on n'a eu d'autre ambition que d'ouvrir quelques aperçus sur un sujet vaste et complexe.

on songe si peu aujourd'hui à méconnaître l'importance et le rôle du cynisme, qu'il y aurait lieu plutôt de se mettre en garde contre l'excès contraire : la tentation de voir du cynisme partout, comme certains voient partout du totémisme ou de la magie.

Il s'en faut d'ailleurs que dans sa patrie d'origine le cynisme ait passé inaperçu et sans laisser de traces. De bonne heure même, celui que les anciens ont souvent, et à juste titre probablement, regardé comme le fondateur et le patron de la secte, en était venu à vivre dans la mémoire des hommes de cette existence idéale, dégagée des contingences de temps et de milieu, dont participent les êtres mythiques et les héros populaires. Peu de personnages en tout cas ont joui d'une célébrité plus étendue et d'un renom plus durable que le singulier individu qui logeait dans un tonneau et buvait dans le creux de sa main. Disciples et détracteurs avaient dans tout le monde grec décrit ses mœurs, colporté ses mots ; l'enseignement philosophique, les œuvres littéraires, les documents archéologiques eux-mêmes attestent la persistance et la vitalité de sa réputation ; il n'est pas jusqu'aux écoliers d'Alexandrie pour qui ses dits et faits ne fussent une matière à exercices ; et c'est de ce trésor longtemps accru d'anecdotes déformées, amplifiées, multipliées, que s'est constituée, pour se transmettre jusqu'à nos jours, à travers les vicissitudes de l'histoire, la biographie semi-légendaire de Diogène de Sinope.

Au point que, la caricature s'en mêlant — n'est-ce pas la marque même de la popularité ? — il est resté dans certains milieux le héros quasi proverbial d'aventures burlesques. Peut-être vous en souvient-il, de ces méchants gamins de Corinthe, qui ressemblaient comme des frères à des gavroches munichois, et qui s'avisèrent diaboliquement un jour de rouler le philosophe — le rouler, j'entends, dans son tonneau. Mais la saillie traîtresse d'un clou malencontreux les happant par leur tablier, la maison mouvante les emporta dans sa course folle, leur passa sur le corps comme un rou-

leau compresseur, et les laissa plats comme galettes sur le théâtre de leurs méfaits. Terrible châtement d'une innocente plaisanterie ! Plût au ciel que l'humour qui a imaginé celle-là n'en eût jamais conçu de moins inoffensive : le monde respirerait plus à l'aise. Pour Diogène, il essuya, bien qu'il les prît en plaisantant, de pires mésaventures : témoin ce jour où, comme Voltaire par les laquais du duc de Rohan, il fut bâtonné d'importance par de jeunes élégants qu'il avait quelque peu nargués et persiflés, et promena par les rues d'Athènes les marques fraîches des coups reçus, avec une inscription portant les noms des donateurs. C'est ainsi qu'il mettait les rieurs de son côté ; d'autant plus sûr d'ailleurs de les avoir avec lui qu'on lui passait, pour l'amusement qu'il procurait ou le respect qu'il imposait en dépit de ses truculentes singularités, ce qui non seulement dans sa conduite, mais, chose plus rarement tolérée peut-être, dans ses propos, heurtait les opinions courantes et les usages établis.

Vêtu d'un mauvais manteau, sur le dos une besace qui renfermait tout ce qu'il possédait, un bâton à la main quand l'âge et les douleurs l'eurent contraint à s'en servir ; vivant ou de ce qu'on lui donnait ou de fruits sauvages cueillis au bord des routes, couchant sur la terre nue ou dans des abris de fortune — indigent par libre choix et mendiant par profession : tels sont, n'est-il pas vrai, les traits sous lesquels la figure de Diogène est parvenue jusqu'à nous. Pour rendre, disait-on, son corps plus insensible à la faim, à la chaleur, au froid, il s'imposait de dures privations, de pénibles épreuves, se vautrant dans le sable brûlant, ou embrassant en hiver des statues couvertes de givre. Quant aux autres, il était avec eux familier, jovialement narquois, ou sarcastique et mordant : le franc parler est resté après lui l'une des caractéristiques du cynisme.

Ayant été, raconte la légende, fait prisonnier par des pirates, il fut mis en vente comme esclave. « Et toi, que sais-tu faire ? » lui demanda le crieur aux enchères. —

« Commander », répondit Diogène. « Y a-t-il là quelqu'un qui veuille s'acheter un maître ? » Le mot parut plaisant — en fait il est plein de sens, même si l'histoire est apocryphe — et un riche Corinthien ayant acheté cet esclave d'un nouveau genre, Diogène lui inspira tant d'admiration et de confiance qu'il le chargea de l'éducation de ses fils, et se félicita d'avoir fait entrer dans sa maison celui qu'il se plaisait à en appeler le bon génie.

Faut-il dire que notre homme n'était pas d'humeur à se laisser intimider par les grands de ce monde ? Chacun connaît la rencontre de Diogène avec Alexandre, et sa condescendante requête : « Ote-toi de mon soleil ». Mais discutant de plus avec le monarque sur la vraie nature du pouvoir suprême, il lui donna à entendre que, de Diogène et d'Alexandre, le plus roi des deux n'était pas celui que l'on pensait.

D'une manière générale, il ne respectait rien de ce que les autres hommes estiment et considèrent. Quelle institution nationale plus en honneur parmi les Grecs que les jeux et les exercices athlétiques ? Diogène n'y voulait voir que ridicule et brutalité. « Luttez donc plutôt contre vos vices », conseillait-il. Avisant un jour deux chevaux qui échangeaient de furieuses ruades, il alla gravement poser une couronne sur la tête du plus fort, en le proclamant olympionice. Il raillait de même la dévotion matérialiste, l'adoration des images, les sacrifices, la divination, les mystères, ou plus exactement la croyance en une félicité d'outre-tombe obtenue par l'initiation, en dehors de toute moralité. « Ainsi, disait-il, Agésilas et Epaminondas, s'ils ne sont initiés, iront gémir dans le borbier, et le brigand Pataikion habitera les îles bienheureuses ! »

On pourrait citer mille autres traits ou propos de ce genre. Je m'arrête. Vous trouverez, si le cœur vous en dit, la plupart de ces anecdotes recueillies pêle-mêle dans la niaise, indigeste et infiniment précieuse compilation mise sous le nom de Diogène Laërce.

Dégager de ce fatras la vraie physionomie du personnage

et démêler l'histoire d'avec la fiction est parfois malaisé. D'autant que l'imagination ne s'est pas mise seule de la partie, et que certaines déformations de la réalité ont pu être intéressées. Il s'est passé en effet pour Diogène ce qui s'est passé pour Socrate, dont se réclamaient toutes et que tiraient chacune à elle des philosophies parfois assez dissemblables. Diverses tendances se manifestèrent dans le cynisme postérieur, et notamment une opposition entre les fidèles de la stricte observance et ceux qui cherchaient à atténuer, à humaniser une grossièreté intolérable à la délicatesse d'un Grec cultivé. Les uns et les autres tenaient naturellement à mettre l'exemple de leur maître en harmonie avec leurs propres principes. De là quelques incohérences et quelques contradictions.

On arrive cependant, en ce qui concerne Diogène, à une suffisante vérité morale, pour se faire une idée de son caractère. Dur à lui-même, poussant jusqu'aux extrêmes limites du possible l'endurance, le renoncement, le dépouillement absolu, impitoyable aux travers humains, foncièrement irrespectueux de toutes les autorités, bravant et raillant sans merci tout ce qui s'appelle bon ton, usage du monde, convenances et pudeur, le moins que l'on puisse dire est qu'il ne craignait pas de se singulariser, et qu'il était ce que le vulgaire nomme communément un fier original.

Les originaux de cette sorte ont bientôt leur sobriquet. Le surnom sous lequel fut connu Diogène dut être de ceux qui, lancés par n'importe qui, par personne peut-être et par tout le monde, « prennent » immédiatement, tant ils semblent faits exprès pour celui qu'on en gratifie. 'Ο Κύων, le Chien, chacun savait quand on le nommait de qui l'on voulait parler. Et ce n'était pas seulement parce que le langage populaire prend volontiers le chien comme type de la bestialité opposée à l'humanité : on dit encore vivre comme un chien, être enterré comme un chien, telle chose n'est pas faite pour les chiens. Non. Le rapprochement avait une signification plus précise. Le fidèle et encombrant ami qui

tour à tour caresse, flatte, gronde et mord ; qui habite nos demeures, partage notre existence, et traite avec un si merveilleux sans-gêne et une si extraordinaire désinvolture les conventions de la vie civilisée ; qui attrape les bons morceaux à la table de son maître et dérobe un os aux tas d'ordures ; prend ses ébats sur la voie publique avec une liberté passée en proverbe, pétulant avec gravité, impudique avec inconscience, souverainement indifférent aux lois de la décence, totalement étranger à tout sentiment et de dignité et de ridicule aussi, puisque rire est le propre de l'homme — oui, vraiment, hormis ce dernier trait et à s'en tenir à l'extérieur, la ressemblance n'était pas mal trouvée.

Et comme Diogène a fait école, de même que fut appelé cynique le genre de vie du Κύων, de même aussi furent appelés cyniques ses disciples et ses imitateurs.

Appellation peu flatteuse en intention comme en fait, dont ils ne manquèrent pas, à l'exemple de leur maître, de se parer avec orgueil. Tels plus tard les Gueux transformant ce qui était une injure en un titre d'honneur, ou les moines de saint Dominique se laissant, sans trop de déplaisir, surnommer par calembour « Domini canes », les chiens du Seigneur, chargés de veiller sur le divin bercail et de protéger les brebis du troupeau contre les morsures des loups dévorants, l'impiété et l'hérésie.

Le terme de cynique, chacun le sait, s'est conservé jusqu'à nos jours ; c'est un mot de la langue courante, et d'un usage trop répandu pour qu'il soit nécessaire de rappeler à quel genre particulier d'impudence, d'effronterie, de mépris de tout ce qu'on entend par respect humain, il s'applique ordinairement. Pour les Grecs, par contre, il avait un sens plus défini et la valeur d'un nom propre. On disait cyniques comme on disait socratiques, ou comme le Gnathon de Térence déclare plaisamment qu'il veut qu'on appelle gnathoniques les adeptes de sa nouvelle école de parasites à l'exemple des sectes philosophiques, qui portent le nom de leur fondateur. L'évolution du mot s'explique néanmoins.

Comme il arrive fréquemment, un trait extérieur, plus accidentel que fondamental, mais plus apparent et frappant, a fini par reléguer le reste dans l'ombre et par être retenu comme essentiel. Il s'est passé quelque chose d'analogue pour les noms de stoïcien et d'épicurien, qui sont restés d'un emploi courant en qualité d'épithètes.

Mais ces singularités et ces excentricités, par où les cyniques se ressemblaient entre eux et se distinguaient du commun, ne sont pas tout le cynisme.

Dans un passage de Platon qui est dans toutes les mémoires, Alcibiade compare Socrate à ces Silènes joufflus et ventrus, à l'intérieur desquels on trouve, quand on les ouvre, l'image de quelque dieu. Diogène lui-même et le cynisme ne seraient-ils pas d'aventure l'un de ces Silènes ? On est enclin à le penser quand on se rappelle avec quelle émotion religieuse le sage Epictète trace le portrait du véritable cynique et en fait une manière de saint, mort aux passions, ami des dieux, serviteur de l'humanité. Sans doute le temps d'Epictète n'est pas celui de Diogène, et le cynisme avait évolué. Et je veux bien aussi qu'Epictète idéalise, et attribue à autrui ce qui n'est que le reflet de son âme pure. Mais il n'est pas possible qu'il se soit mépris au point de présenter une image de tout point contraire à la réalité. En fait le cynisme a deux visages, et quand tombe le masque grimaçant, l'autre figure apparaît, plus grave et plus sérieuse.

\*  
\*      \*

Le cynisme, à vrai dire, n'a rien de la cohésion ni de la rigueur d'un système. Il est avant tout une règle de vie. De là, entre ses représentants, d'inévitables divergences. Et même il est surprenant que dans ces conditions la doctrine se soit maintenue sous une forme relativement arrêtée.

C'est qu'elle se réduisait, dans ce qu'elle avait d'essentiel, à un petit nombre de principes assez simples, faciles à saisir

et à retenir. Ces principes sont bien connus. Je vous demande la permission de les résumer en quelques mots.

Le point de départ et le but auquel tout se ramène, c'est l'indépendance absolue, l'affranchissement total de l'individu, condition indispensable du bonheur.

Qui dit affranchissement dit d'abord servitude. Quelles sont les servitudes dont le cynique nous convie, à son exemple, à secouer le joug ?

Avant tout, nos besoins — positifs ou négatifs, recherche du plaisir ou crainte de la souffrance — maîtres impérieux dont les exigences augmentent à chaque satisfaction qu'on leur accorde.

Moins on a de besoins, plus on est indépendant. Moins on est à la merci des choses extérieures, que les hommes, dans leur aveuglement, appellent des biens ou des maux, plus on est libre ; plus on est libre, plus on est fort.

Rien d'ailleurs, jusque là, de très hardi ni de très original. La plupart des philosophies antiques, et celles en particulier qui se réclament de Socrate, prescrivent la modération dans les désirs et la réduction des besoins à l'essentiel. C'est surtout dans l'application du principe que le désaccord commence.

C'est ainsi qu'Aristippe, le fondateur de l'école cyrénaïque, recommandait non point du tout la privation systématique et le dépouillement volontaire, mais ces deux vertus plus humaines à la fois et plus conformes à la réalité de la vie : contentement et détachement ; jouir de tout avec simplicité, savoir tout perdre avec indifférence. Et l'on vit après Diogène des cyniques moins rigoureux admettre une sorte de compromis avec cette tendance dite hédonistique.

Le principe n'était pas sans danger. Il est toujours à craindre que d'une telle morale on ne retienne que la première partie. Plus défiants à l'égard de la faiblesse humaine, les cyniques estimaient que l'indépendance telle qu'ils la concevaient ne se conquiert pas sans lutte. Une incessante discipline sur soi-même, un entraînement méthodique sont

nécessaires pour apprendre à se passer des choses auxquelles le vulgaire attache le plus de prix, pour s'endurcir à la douleur soit physique soit morale, et se faire une âme indifférente aux accidents de la vie.

De là, dans la morale cynique, l'importance primordiale de la volonté, de l'effort, de l'exercice ou ascèse. Il n'entre d'ailleurs dans cet ascétisme aucune condamnation de la chair ; rien non plus des abstinences rituelles à la manière des pythagoriciens : un moyen pratique, simplement, de développer en soi l'endurance et l'énergie. — Mais on ne saurait supprimer tous les besoins. Il en est dont la satisfaction est indispensable à l'entretien de la vie, de la santé et à l'exercice d'une activité raisonnable. — Sans doute, il y a des besoins légitimes, ce sont ceux que nous impose la nature. Et toute l'erreur des hommes est de s'asservir à des besoins artificiels, imaginaires et faux.

Mais qui nous enseignera à les distinguer ? La nature elle-même, qui nous révélera, pour peu que nous voulions l'écouter, combien nos vrais besoins se réduisent à peu de chose.

En d'autres termes, l'ascétisme cynique tend sans relâche vers cette limite extrême du dépouillement et du renoncement, que l'expérience nous montre ne pouvoir être dépassée sans violer les lois de la vie. Et l'idéal cynique pourra s'exprimer sous cette autre forme encore : connaître la nature, vivre selon la nature, revenir à la nature.

Cette règle de morale individuelle n'acquiert tout son sens et toute sa valeur que dans son application aux relations sociales.

Le commun des mortels s'abuse, et croit courir au bonheur, quand il se consume dans la poursuite du plus décevant des mirages. Fumée, nuage et vanité, voilà l'objet de ses désirs. Pourquoi cette erreur presque universelle ? Parce que pèse sur nos jugements, parce que s'interpose entre la nature et nous une tyrannie plus redoutable encore que tous les esclavages individuels dont elle est la cause, la tyrannie

de l'opinion courante, du mensonge collectif, du préjugé social, de tout ce que le cynique oppose à la nature sous le nom de coutume ou de convention.

Mensonge et tyrannie, le prestige de la richesse, qui n'est en elle-même ni un bien ni un mal, mais dont l'amour est une source de convoitises, de violences et de guerres. Mensonge et tyrannie, la distinction entre hommes libres et esclaves, entre nobles et non-nobles : au regard de la nature tous les hommes sont égaux ; la seule liberté, c'est la sagesse ; la seule noblesse, la vertu. Le plus grand des monarques, s'il n'est son propre maître, n'est qu'un misérable esclave ; le dernier des esclaves, affranchi des servitudes de l'âme, exerce une véritable royauté. Le philosophe est fait pour commander ; le philosophe joue dans la société un rôle d'éducateur. Ici encore rappelons-nous Diogène.

En un mot, tout ce qui est admis, respecté, indiscuté en raison de l'adhésion du nombre et de la force de la coutume ; toutes les formes de la vie civilisée ; le travail dans la mesure où il n'a en vue que le bien-être et la richesse ; le commerce et l'industrie ; les institutions religieuses et civiles, les lois même — tout cela, qui est fondé sur la convention et le préjugé, le cynique, au nom des droits imprescriptibles de la nature, le bafoue et le condamne. A l'organisation sociale enfin, qui broie l'individu et l'étouffe dans son étreinte, il substitue dans ses rêves d'avenir, puisqu'aussi bien l'homme ne saurait vivre seul, une association volontairement consentie, conforme à la nature et voulue par elle, d'êtres égaux et libres, pratiquant la justice et la bienveillance mutuelle d'autant plus aisément qu'ils auront fait disparaître du milieu d'eux le germe même des rivalités, des conflits et des haines : la propriété individuelle, la hiérarchie de classe, les distinctions de race et de nationalité.

« La coutume, avait dit Pindare, est la reine du monde. » Irrespectueux de toutes les grandeurs terrestres, il n'est pas de royauté que le cynisme s'efforçât plus âprement de détrôner que celle-là. C'est sur la ruine des opinions reçues,

c'est sur un renversement de toutes les valeurs morales et sociales qu'il édifie son idéal.

Diogène, à en croire la légende, avait reçu de la Pythie de Delphes l'ordre de frapper de la fausse monnaie, ou, si l'on préfère, de substituer à la monnaie courante une monnaie marquée à un autre coin. C'était jouer sur les deux mots qui en grec signifient monnaie et coutume, νόμισμα et νόμος. La monnaie courante, c'est elle qui est la fausse ; l'opinion courante, c'est elle qui est préjugé et erreur ; la vérité, c'est ce qui va contre l'opinion ou δόξα, c'est le paradoxe.

Et l'on racontait encore que le maître de Diogène, Xéniade, lui ayant demandé comment il voulait être enterré : « La face vers le sol, répondit-il, car bientôt, ce qui était en-bas sera tourné vers en-haut ». C'était, dit le chroniqueur, l'annonce de la domination prochaine de la puissance macédonienne. Mais n'est-il pas permis de donner à l'allusion un autre sens, plus large : celui d'un bouleversement de toutes les notions et de tous les rapports ?

En résumé, indépendance et servitude, vérité et erreur, paradoxe et préjugé, ces oppositions de termes, pratiquement équivalentes entre elles, se ramènent toutes en fin de compte à l'opposition fondamentale entre nature et civilisation, laquelle revient à son tour à l'opposition que nous connaissons bien entre l'individu et la société.

Morale de l'effort, ascétisme, conception héroïque de la vie ; humanitarisme égalitaire et cosmopolite, internationaliste, si l'on aime mieux ; affranchissement de l'individu aboutissant à la négation du principe même de l'institution sociale : tels sont, me semble-t-il, les traits essentiels du cynisme considéré comme philosophie de la nature.

Je n'oublie pas qu'on en trouverait épars d'analogues et de presque identiques et avant le cynisme, qui est dans son fond beaucoup moins original qu'on le croit parfois, et dans des doctrines contemporaines, comme par exemple l'individualisme épicurien, ou l'ascétisme pratique et le cosmopolitisme théorique des stoïciens, rameau détaché de la souche

cynique. Mais ces philosophies admettent des tempéraments et des compromis avec la réalité que ne connaît pas l'intransigeance paradoxale du cynisme. Aucune surtout n'a comme lui poussé jusqu'à ses dernières conséquences non seulement l'expression mais l'application de ses principes.

Pour toutes ces raisons, et parce que l'étude du cynisme touche à de grands problèmes toujours actuels, il peut être profitable de rechercher quelle en a été dans l'antiquité la portée et l'action.

\*  
\*      \*

Je n'ai pas, bien entendu, à en faire ici l'histoire. J'en néglige donc à dessein les origines, et les influences qui ont pu s'exercer sur lui; les railleries acerbes du vieux Xénophane à l'adresse des croyances traditionnelles; les leçons d'Antisthène, ce curieux et un peu énigmatique personnage, sorte d'intermédiaire entre la sophistique et le cynisme, que Diogène reconnaissait comme son maître.

Diogène lui-même eut des successeurs : Cratès, riche Thébain, qui, converti par lui, se débarrassa de tous ses biens pour vivre dans la pauvreté; Métroclès, disciple de Cratès ainsi que sa sœur Hipparchie, laquelle poussa le mépris des convenances jusqu'à faire d'elle-même et publiquement au philosophe le don de sa jeunesse, et qui personnifie dans la secte l'émancipation de la femme; Ménippe, satirique quelque peu bouffon qui servit de modèle à Lucien; d'autres encore, parmi lesquels on nomme Ménédème.

Toutefois, à partir du troisième siècle, la trace du cynisme devient plus incertaine, et l'on a longtemps admis que, considéré tout au moins comme doctrine et comme école philosophique, il n'avait pas tardé à s'éteindre, pour renaître beaucoup plus tard, au temps des empereurs romains. A ce moment, la profession de philosophie suppose un extérieur et un genre de vie qui rappellent le cynisme. Et du même coup les cyniques reparaissent, les uns exemples édifiants

d'austérité et de sainteté, les autres plus compromettants pour l'honneur de la confrérie, et qu'il est devenu banal de comparer à des moines mendiants.

Mais du cynisme d'autrefois aux cyniques plus récents, y a-t-il eu solution de continuité ? Malgré tout ce qui subsiste encore d'obscurités et d'incertitudes, les documents dont on dispose maintenant sur la période intermédiaire semblent établir plutôt qu'il n'y a pas lieu de parler d'une résurrection du cynisme au début de l'empire romain, attendu que le cynisme, malgré une éclipse partielle plus ou moins longue, n'était jamais complètement mort.

Il a dû persister, en d'autres termes, une secte cynique, au sein de laquelle la doctrine s'est transmise, une secte moins régulièrement constituée peut-être que les autres écoles philosophiques, avec leurs autorités officielles, leurs scholarques et leurs disciples, mais dont les adhérents, groupés autour des mêmes principes, se réclamaient d'une tradition commune. Le cynisme est donc bien, semble-t-il, quelque chose de plus qu'une abstraction ou qu'un ensemble de tendances existant à l'état diffus ; c'est une réalité historique.

Toutefois, faisons-y attention : dans la propagation des idées philosophiques, religieuses, sociales, il importe de distinguer la transmission des doctrines dans leur intégrité, et leur diffusion par rayonnement ou par morcellement, sous une forme en quelque sorte diluée ou fragmentaire. Dans ce dernier cas, qui est peut-être le plus fréquent, les idées font leur chemin isolément, détachées du système dont elles étaient comme les éléments constitutifs, et sans que leur adoption suppose nécessairement chez ceux qui se les approprient une adhésion quelconque à la doctrine prise dans son ensemble.

Sous peine de tout brouiller, et de faire du cynisme, déjà assez malaisé à définir, je ne sais quel nuageux et insaisissable fantôme, évitons d'appliquer le nom de cyniques, comme on l'a trop fait, à tous ceux qui ont en commun

avec les disciples de Diogène une vague parenté d'esprit et quelques maximes particulières ; réservons-le à ceux-là seulement qui ont gardé de la doctrine les principes qu'on est en droit de tenir pour vraiment et proprement fondamentaux et essentiels.

La précaution est d'autant plus opportune que ce qu'on peut appeler le cynisme intégral a chance d'être toujours resté plus ou moins une exception, et que ce qui s'est largement répandu au contraire, c'est, si l'on peut dire, la monnaie du cynisme plus encore que le cynisme lui-même.

Poussant dans toutes les directions mille lointaines ramifications, le cynisme a laissé, dans les domaines et dans les milieux les plus divers, une trace ou plus nette ou plus effacée ; et comme il arrive, il a perdu en force et en pureté ce qu'il gagnait en étendue.

Les cyniques, en effet, outre l'action qu'ils voulaient exercer par l'exemple, se sont toujours livrés à une intense et active propagande d'idées. Cette prédication morale se présente plus particulièrement sous la forme d'un entretien familier, populaire, libre dans sa composition et son style, faisant à sa guise des emprunts à tous les genres littéraires sans s'asservir aux lois d'aucun, et auquel est demeuré attaché le nom de diatribe. La diatribe n'est peut-être pas proprement cynique, mais le cynisme l'a si bien marquée de son empreinte qu'on peut dire qu'il l'a faite sienne — toujours avec cette réserve que l'inspiration cynique d'une diatribe ne prouve pas à elle seule chez son auteur la profession de cynisme.

On voit en effet se dessiner au troisième siècle un mouvement de vulgarisation philosophique, lequel est en bonne partie redevable au cynisme de sa matière, de ses cadres, de ses procédés, et la diatribe s'est trouvée être en fait la forme par excellence de l'enseignement cynique.

La vivacité d'un dialogue, coupé d'interruptions, de questions, de saillies et de réparties ; un ton souvent mordant et agressif ; une mise en scène dramatique ; des personnifi-

cations allégoriques, comme celle qui put donner à Lucrèce l'idée de sa grande prosopopée de la nature ; des parodies, tantôt d'intention railleuse, tantôt destinées à fixer une vérité dans l'esprit en la rattachant à un souvenir littéraire familier : tels sont les caractères extérieurs les plus ordinaires de la diatribe cynique ; si sous l'empire romain elle tourna davantage au sermon, ce fut cependant sans oublier complètement ses origines. Ajoutez-y le goût des anecdotes et des apophtegmes, empruntés de préférence soit aux cyniques en renom, soit à Socrate, dont ils se réclamaient comme d'un ancêtre spirituel, et l'habitude de donner les animaux en exemple aux hommes comme plus rapprochés de l'état de nature : ce sont là en quelque sorte des signes de reconnaissance, auxquels on discerne, plus sûrement même, parfois, qu'à leur contenu, des idées d'origine cynique ; et c'est sous ce vêtement même que souvent elles se sont répandues et ont pénétré dans des œuvres n'ayant plus avec la diatribe que d'assez lointains rapports.

Voilà comment jusqu'aux derniers âges de l'antiquité — pour ne pas parler d'autre chose, et ne rien dire, par exemple, de l'influence de la diatribe cynique sur certaines formes primitives de la prédication chrétienne — on perçoit un peu partout des échos, on découvre des réminiscences, des survivances tout au moins de l'enseignement des cyniques.

Ce succès aurait de quoi surprendre si l'on ne savait, comme il vient d'être rappelé, que le cynisme n'était pas nécessairement accepté comme un bloc ; que l'on pouvait en prendre et en laisser.

Et puis surtout, ses enseignements trouvèrent de très bonne heure, à la faveur des circonstances historiques, une application et, si l'on peut dire, une utilisation particulière, qui mérite de retenir l'attention, à titre d'exemple caractéristique de la diffusion du cynisme.

Les guerres qui suivirent la mort d'Alexandre et les catastrophes que, pendant une trop longue période de troubles, elles entraînaient pour les états et pour les individus — prises et destructions de villes, bouleversements politiques ; perte de la liberté, des biens ; exil et mort — avaient créé dans les esprits un état de malaise et d'inquiétude ; et rarement s'imposa avec plus de force l'idée d'une fortune capricieuse et aveugle qui se fait un jeu des vies et des conditions humaines. Si les âmes désemparées trouvèrent alors quelque part un refuge, ce fut dans la philosophie. Tournée surtout vers la morale, celle-ci se donna plus particulièrement pour tâche de fournir des armes contre les coups du sort. C'est au III<sup>e</sup> siècle que se constituèrent en un véritable genre ce qu'on a appelé les Consolations, écrits de forme épistolaire destinés, comme le nom l'indique, à donner à une personne dans l'affliction des arguments propres à la soutenir, à faire diversion à sa douleur et à en adoucir l'amertume. Ces considérations étaient d'ailleurs développées aussi dans des traités d'un caractère plus général, plus impersonnel, et auxquels, tant ils sont dans leur fond identiques aux Consolations, j'en étendrai volontiers le nom.

Mais, dira-t-on, que peuvent des raisonnements contre la souffrance ? Rien sans doute en tant que raisonnements. Mais cette sorte de méditation, pratiquée avec suite et dans un esprit conforme à l'effet que l'on en attendait, agissait comme un calmant, comme un remède, modifiait les dispositions du patient, émoussait pour lui l'aiguillon de l'adversité et en amortissait le choc. Cicéron, après la mort de sa fille, composa à son propre usage une Consolation, cherchant, et demandant à son ami Atticus de chercher pour lui, dans les œuvres des philosophes, les enseignements les plus propres à apaiser sa souffrance. Il y avait là une méthode empirique de thérapeutique morale, dont l'expérience, c'est un fait, avait démontré l'efficacité, et qu'ont renouvelée de nos jours, avec un certain appareil scientifique en plus, des théories fort en vogue.

Pour préciser, prenons, si vous voulez, un cas tel que l'exil. C'est celui qui a donné à Sénèque l'occasion d'écrire une épître par laquelle, circonstance piquante, c'est de son propre exil qu'il veut consoler sa mère Helvie. (1)

Et tout d'abord, une recette pratique et de bon sens, d'une application générale. La moitié de nos alarmes et de nos souffrances vient de l'imprévu et de la nouveauté des accidents qui fondent sur nous. Evitons de nous laisser surprendre sans défense ; habituons-nous d'avance à la pensée de toutes les infortunes qui peuvent nous atteindre, non bien entendu pour nous en tourmenter, mais pour nous cuirasser contre elles par l'exercice moral qu'est la méditation, et leur opposer, le moment venu, une âme égale.

Mais on recommandait encore, pour nous familiariser avec elles, comme on familiarise un enfant avec l'objet de ses vaines terreurs, un moyen que la morale avait emprunté aux spéculations des anciens sophistes, et d'Antisthène aussi, sur la grammaire et sur la philosophie du langage. Les mots ont en eux un singulier pouvoir d'évocation et de suggestion : c'est une propriété largement mise à profit dans les discussions politiques, où elle dispense d'arguments. Eh bien, ces mots, examinons-les de près, rendons-nous compte de leur contenu, voyons de quelle réalité il sont l'expression — définissons-les : le charme sera rompu, et les menaces s'évanouiront, dont ils paraissaient gros : quoi, dirons-nous, ce n'était que cela ?

Ainsi l'exil. Qu'est-ce que l'exil ? Etre exilé, c'est changer de lieu. Qu'y a-t-il là de redoutable ? Bien des gens par plaisir ne font pas autre chose. Des peuples entiers émigrent d'un pays dans un autre. Des astres du firmament, aucun ne demeure, tous se meuvent sans trêve à travers les espaces célestes. Vous voyez bien que l'exil n'est pas un mal.

Rien d'ailleurs n'est un mal qui est conforme à la nature. Or, en quelque lieu que nous allions, nous y trouverons,

(1) La *Consolation à Helvie* a été éditée avec un commentaire explicatif par M. Charles Favez (Lausanne 1918).

toujours semblable à elle-même, la nature, de même que nous y trouverons les hommes nos semblables. Le monde est la patrie du sage, et nul ne peut le chasser du monde. Le sage est partout chez lui. Et puisque les seuls biens qui comptent, ce sont les biens de l'âme (cela, c'est l'argument fondamental à opposer à tous les accidents, quels qu'ils soient), il en résulte que tous ses biens, il les emporte avec lui où qu'il aille.

Mais l'exil entraîne d'autres maux à sa suite, en particulier la pauvreté et le déshonneur ou l'ignominie. Qu'à cela ne tienne : pour ceux-là aussi on a des arguments tout prêts, et il suffira de greffer une consolation sur une autre. A la crainte de l'ignominie on pourra opposer, par exemple, la vanité des jugements du monde et des distinctions sociales. Quant à la pauvreté, c'est un thème inépuisable dont le développement se ramène presque invariablement à ceci : richesse ou pauvreté ne consistent pas dans l'abondance ou la pénurie des objets matériels, des terres et de l'argent ; la richesse, c'est le contentement ; la pauvreté, c'est le désir ; celui-là est assez riche, qui se contente du nécessaire, et le nécessaire, par nature, se réduit à peu de chose. Qu'il y ait dans tout cela une bonne part de sophisme, vous l'aurez vous-même remarqué. Mais l'efficacité de ces arguments dépendait moins, je le répète, de leur valeur logique, que de l'esprit dans lequel on les appliquait, de la complaisance ou du sérieux qu'on mettait à se les approprier.

C'était une tradition et presque une loi du genre qu'aux préceptes on ajoutât des exemples. Ce qu'un homme avait souffert, un autre pouvait le souffrir aussi ; ce n'était point une calamité dépassant les forces humaines. Mais s'agissait-il de rappeler au respect des lois naturelles ? C'était de préférence aux exemples tirés des animaux que l'on avait recours. C'est ainsi que le même Sénèque, écrivant, pour la ramener à une vie plus normale, à une mère inconsolable confinée depuis trois ans dans un deuil aussi sévère qu'au premier jour, lui fait remarquer gravement que jamais une vache ne

gémit bien longtemps sur la perte de son veau. Voilà les tours que peut jouer à un homme bien élevé la tyrannie d'un genre littéraire et l'application trop machinale de ses lois. Car Sénèque n'y entendait pas malice, et tout ce qu'il voulait dire, c'est qu'un regret trop prolongé n'est pas conforme à la nature.

Sénèque n'est point un cynique. Dans les préceptes, cependant, et dans les exemples qui viennent d'être cités, il ne vous aura pas échappé que le cynisme, à plusieurs reprises, laissait passer le bout de l'oreille. C'est qu'en effet, plus qu'aucune autre doctrine il offrait de tels remèdes, lui qui allait proclamant que les choses extérieures ne sont rien, et que seul a du prix ce qui est dans l'homme ; que nul accident ne saurait atteindre quiconque se suffit à soi-même ; que la pauvreté n'est pas un mal puisque méprisable est la richesse ; que l'esclavage laisse intacte la liberté intérieure ; que ni l'exil n'est redoutable ni l'ignominie humiliante, puisque la noblesse est un préjugé non moins que l'idée de patrie. En fait, c'est au cynisme que les consolations devaient, directement ou indirectement, le plus clair peut-être de leurs arguments. Et ce n'est point sans doute par une rencontre fortuite que le siècle ensanglanté des Césars a vu se produire à la fois une renaissance et des Consolations et du cynisme.

Ainsi, par un détour imprévu, le cynisme, doctrine de salut, s'est trouvé agir au sein de la société antique comme une doctrine de consolation, et l'ascétisme conquérant devenir arme de défense.

Mais après tout, s'éloignait-il autant qu'il semble de son caractère primitif ?

Le cynisme a toujours manqué de jeunesse. Il ne respire ni l'allégresse ni la joie de vivre. Il a le rire, il n'a pas le sourire, et son rire même a quelque chose de forcé. Avec son parti pris d'optimisme, c'est la sagesse désenchantée d'un dur siècle de fer. Pour en arriver à ce renoncement à tous les biens de la vie, il faut avoir mordu au fruit de la

désillusion, et garder collé au palais ce goût d'amertume qui se dégage de la source même des voluptés et qui contracte la bouche jusque dans les banquets et au milieu des fleurs.

Aussi bien, le patron sous l'invocation duquel il s'était mis, ce n'était pas le dieu des ivresses extatiques où l'homme, pour mieux s'incorporer les vivantes énergies de la nature, s'abîme en elle au point d'anéantir en soi la conscience de son être ; non, ce n'était ni Dionysos, ni Apollon qui transforme en poésie et en beauté jusqu'aux platitudes de la vie, ni la vierge belliqueuse dont l'harmonieuse raison et le tranquille courage montent la garde sur le rempart d'Athènes. L'ancêtre mythique du cynisme, c'est Hercule, dieu de l'effort, dieu de la lutte ; Hercule, le citoyen du monde, l'infatigable pèlerin qui, vêtu d'une peau de bête et sa massue à la main, sa seule richesse et son seul patrimoine, avait parcouru la terre en domptant les monstres malfaisants, pour entrer enfin dans l'immortalité par la porte étroite du sacrifice et de la souffrance.

Et je songe en cet instant à cet athlète au repos qu'un sculpteur de l'âge alexandrin a idéalisé sous les traits et sous le nom d'Hercule. Appuyé sur sa massue, il baisse sa tête alourdie d'un air de lassitude résignée qui est presque pathétique, et que rend plus poignant le contraste avec sa robuste carrure et la saillie énorme des muscles.

C'est l'image du monde antique aux siècles qui avoisaient la naissance du christianisme. Replié sur lui-même, il semble faire de la vie une préparation à la mort, une méditation de la mort, comme s'exprime Sénèque. Et ceux qui dans ce temps murmurèrent à son oreille la chanson apaisante de la bonne mort, ne surent pas toujours eux-mêmes à quel point c'était à la vieille sagesse cynique qu'ils en empruntaient les paroles et l'air.

Si donc il est vrai que les Consolations reflètent tout un aspect de la vie morale de l'antiquité, on peut mesurer par là ce que le cynisme a mêlé de lui-même à cette vie. Toute-

fois, si le cas est typique, il est loin, je le répète, d'être unique. Les paradoxes cyniques ont trouvé au contraire mille canaux divers pour s'insinuer et s'infiltrer partout, plus ou moins démarqués, plus ou moins reconnaissables.

\*  
\*      \*

Ces idées, il ne faut pas s'y tromper, elles étaient la négation même des principes sur lesquels reposait la société antique.

On parle quelquefois de préjugés nécessaires. Emile Faguet avait composé sous ce titre, vers la fin de sa vie, un petit livre qui n'est dépourvu ni d'idées ni d'esprit. Et oui, osons le dire, il y a des préjugés nécessaires, il y a même des abus nécessaires — nécessaires, entendons-nous, à la conservation ou d'un certain état social ou de la société elle-même, et qu'on ne saurait mettre en discussion sans ébranler les fondements de l'édifice.

Il n'est pas absurde de penser que ces paradoxes d'origine cynique, dont quelques-uns, à force d'être répétés, étaient tombés au rang de lieux communs et de banalités, ont agi dans le monde antique, quoique dans une mesure impossible à déterminer, comme un ferment de dissolution, et qu'ils ont contribué pour leur part à sa disparition, ou, si vous aimez mieux, à sa transformation.

Voyez, par exemple, l'esclavage : c'est l'un des fondements de la cité antique. S'il a fini par disparaître, au moins comme institution, et si sa disparition est due à des facteurs économiques et sociaux, osera-t-on soutenir néanmoins que les causes morales n'y aient eu aucune part, et que les maximes de la philosophie y soient demeurées étrangères ? Pouvaient-ils impunément proclamer sans relâche que la nature a fait les hommes égaux, et qu'il n'y a devant elle ni esclaves ni libres ?

Autre forme de la vie nationale dans l'antiquité : la religion. Les cyniques n'ont cessé de railler les traditions reli-

gieuses pour leur absurdité et leur immoralité, les prières et les sacrifices comme rabaissant les dieux au rôle de ministres de nos vains désirs, de gardiens de la prospérité publique et de dispensateurs de la victoire, c'est-à-dire de complices des convoitises tant individuelles que collectives. Il est vrai que si certains d'entre eux n'ont su prendre à l'égard de la religion qu'une attitude radicalement négative, incompréhensive et hostile, d'autres, sous l'inspiration peut-être d'un certain mysticisme oriental, semblent s'être proposé surtout de la libérer de ses formes vides et de ses survivances caduques, pour la spiritualiser, la moraliser et en faire un foyer de vie intérieure. Et ce point de vue est assurément beaucoup plus intéressant. Mais les uns comme les autres, s'ils ont eu — ce qui n'est pas certain et ne peut être prouvé — mais enfin s'ils ont eu une influence sur la religion considérée comme institution, cette influence ne peut avoir été que destructive.

Je ne veux pas insister sur les cas particuliers ou multiplier les exemples. Mais il est hors de doute que le cynisme a été le contraire d'une force de cohésion et de conservation, et qu'il a probablement contribué pour sa part à la liquidation de la civilisation antique.

Savoir si ce fut un bien ou un mal est affaire d'appréciation. Les vieux Romains ne se trompaient pas quand ils voyaient un danger dans la pénétration des mœurs nationales par l'hellénisme critique et cosmopolite ; à leur point de vue, ces conservateurs n'avaient pas tort de se défendre. Mais si l'armature étroite et rigide du nationalisme romain n'avait pas été brisée, jamais Rome ne se serait élevée à sa mission historique de puissance universelle.

La société antique, elle aussi, s'est défendue d'instinct, dans le temps même qu'elle s'y abandonnait d'autre part, contre les forces de destruction qui la minaient. Peut-être néanmoins sa dissolution était-elle une nécessité au regard de l'histoire et des intérêts supérieurs de l'humanité.

L'humanité : c'est en son nom que les cyniques se sont élevés contre les abus perpétrés et consacrés par la double force du préjugé et de la coutume.

Et il faut savoir reconnaître, quelque jugement que l'on porte sur leur influence, le souffle de générosité dont leur enseignement était animé. Le cynisme a été dans l'antiquité la philosophie des petits et des humbles. Les déshérités, les pauvres, les esclaves, les hors cadre et les hors la loi ont trouvé en lui, devant l'opinion, un défenseur et un avocat.

Ils sont en cela, les cyniques, de la lignée « de ces prophètes d'Israël, qui ont eu un cri de pitié pour tous les malheureux, de vengeance pour tous les oppresseurs, de paix et d'alliance pour tous les peuples » (1) ; des premiers apôtres du christianisme, auxquels ils ont sans le savoir préparé la voie ; de saint François, l'époux mystique de la Pauvreté ; de ceux enfin dont les tendances et les doctrines souvent disparates ont été mises un peu pêle-mêle depuis un siècle sous les noms d'humanitarisme et de socialisme.

Ce n'est pas certes que les différences extérieures m'échappent. Mais quoi ? ne voyons-nous pas, au service de revendications identiques en faveur du droit, des prolétaires aigris, des inadaptés révoltés, des esthètes blasés, des cœurs généreux assoiffés de justice, des théoriciens logiques et sanguinaires ? Les cyniques n'ont ni le lyrisme magnifique jusque dans l'invective des anciens prophètes, ni l'éloquence fougueuse des tribuns de la plèbe, ni l'esprit de charité du christianisme primitif, ni la naïveté souriante d'un saint François, ni l'appareil scientifique des modernes, ni même, pour établir le règne de la fraternité universelle, la guillotine et le peloton d'exécution. N'importe. Ils n'en restent pas moins, dans leur genre et dans leur milieu, du nombre de ceux qui propagent à travers les siècles, comme un écho

(1) JAMES DARMESTETER, *Les prophètes d'Israël*, p. xv. Cette manière de voir me paraît rester vraie malgré la démonstration du contraire tentée récemment par M. G. BATAULT, *Le problème juif* (Paris 1921). Cf. A. CAUSSE, *Les pauvres d'Israël* (Strasbourg 1922).

périodiquement renaissant, la protestation de la conscience individuelle contre l'iniquité sociale.

Faut-il aller plus loin, et admettre qu'ils aient eu, sinon un plan arrêté de destruction, du moins un programme défini de reconstruction sociale ? A vrai dire, je ne le crois pas, bien qu'on ait soutenu le contraire. Sans doute, les cyniques ne sont pas demeurés indifférents aux questions politiques, et l'on a vu naître parmi eux des constitutions idéales, comme il en a germé beaucoup du cerveau des philosophes grecs. Mais la conception, qui paraît les avoir séduits, d'une sorte de monarchie patriarcale, où toutes les races et toutes les conditions seraient confondues en une vaste communauté, et où le pouvoir serait confié par délégation à un tyran sage et vertueux selon la formule cynique — un seul troupeau et un seul berger — cette conception, d'un romantisme un peu nuageux, pourrait bien être propre surtout à Antisthène, ce brillant esprit qui fut le précurseur plus encore que le fondateur du cynisme ; elle ne semble pas en revanche avoir tenu beaucoup de place dans les préoccupations de ses successeurs.

Dans des idées, d'autre part, comme celles de la communauté des femmes et de la légitimité de l'inceste, paradoxes opposés au double préjugé — puisqu'est préjugé tout ce qui repose sur la coutume — du mariage et de la famille, on trouverait malaisément la matière d'un programme. Il n'est pas sûr d'ailleurs que les cyniques eux-mêmes les prissent bien au sérieux. En somme, leur attitude à l'égard des problèmes sociaux est plus critique et négative qu'autre chose, et leur morale sociale ne mérite qu'imparfaitement ce nom, s'il est vrai qu'elle ait surtout pour objet de définir la conduite des individus soit envers les autres individus — justice et sincérité, franchise parfois brutale, mais dans leur intérêt et pour leur bien —, soit envers la société elle-même.

Les cyniques ne déclarent pas explicitement non plus, bien qu'on le leur ait fait dire par voie d'interprétation, que la disparition de la société actuelle ne soit qu'une étape nécessaire, avant d'en venir à l'organisation d'une société

meilleure, fondée sur des bases nouvelles, ce qui reviendrait à présenter l'opposition entre la nature et la société comme plus accidentelle que fondamentale. Ils donnent l'impression au contraire d'envisager le conflit entre νόμος et φύσις comme essentiel et permanent. Entre le principe de la philosophie cynique et la notion d'une société organisée, quelle qu'elle soit, il y a une contradiction irréductible. En somme, c'est toujours là qu'on est ramené en dernière analyse : le retour à la nature.

Le retour à la nature : en a-t-on assez parlé depuis Rousseau, et bien que la question n'ait plus guère qu'un intérêt historique. En réalité — et les apôtres de ce fameux retour à la nature ne s'y trompent pas eux-mêmes — il n'est pas de notion plus vague et plus mal définie. Sût-on d'ailleurs en quoi consiste l'état de nature, y revenir serait impossible. Depuis que l'humanité est en marche, l'herbe a poussé trop drue sur la trace de ses pas, et le chemin parcouru est à jamais perdu. Mais le mot est commode en raison même de son indétermination, quand on veut évoquer un idéal un peu flou de simplicité, d'innocence, de justice et de bonté, incompatible avec les conditions actuelles de la civilisation, et qu'on relègue au fond des âges avec les paradis évanouis.

Que la société soit bien faite, bien peu le pensent parmi les hommes qui pensent. Mais les uns ou s'accommodent de ses imperfections comme ils prennent leur parti de la médiocrité humaine, ou placent dans la société même le principe d'une amélioration dont ils fondent l'espérance sur la foi en la perfectibilité de l'espèce, et que pratiquement ils font dépendre d'un resserrement et d'une complexité croissante des rapports sociaux. Pour les autres au contraire, il y a maldonne et faux départ ; c'est une expérience à recommencer. Opposition de points de vue que nous connaissons bien sous la forme où elle s'est manifestée dans les temps modernes entre Rousseau et les encyclopédistes.

De quel côté se seraient trouvés les cyniques, il n'est pas besoin de le dire ; et Voltaire mettait le doigt sur la parenté

d'esprit entre Rousseau et eux quand, dans une lettre bien connue, il écrivait à l'auteur du *Discours sur l'inégalité* : « On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage » (30 août 1755).

C'est qu'en effet entre les uns et les autres le différend est moins affaire de raisonnement que de tempérament. Il y a là comme deux familles d'esprits, et les cyniques sont une branche de l'une d'elles. D'un côté ceux qui ne conçoivent pas l'individu en dehors de la société. De l'autre les réfractaires, les solitaires par instinct, ceux chez lesquels la naissance ou l'éducation ont détendu le lien national ou social et affaibli le sens de la tradition (les premiers cyniques et plusieurs de leurs continuateurs ont été des demi-barbares ou des déclassés sociaux : Antisthène était fils d'une esclave thrace, Diogène un Asiatique des bords du Pont-Euxin) ; tous ceux à qui la société apparaît non comme un appui et une source d'énergie, mais comme une gêne, une prison, un étouffoir, et qui, détachés d'elle virtuellement, tendent à s'en dégager et à s'en libérer en fait.

Car comme cette société, qui n'est point à leur gré, il n'est pas en leur pouvoir de la changer, leur seule ressource est celle des idéalistes qui ne se résignent pas à l'écart entre leur idéal et la réalité : s'évader du monde et se réfugier ou dans la solitude ou dans un genre de vie à part. C'est le chemin que suivent les moines des thébaïdes ; c'est celui qu'a suivi Alceste, si, chose douteuse à la vérité, il a tenu parole :

Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices  
Et chercher sur la terre un endroit écarté  
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

C'est celui où s'est de plus en plus engagé cet autre Alceste qui se nommait Rousseau. Et comment oublier la tragique destinée de l'écrivain apôtre russe, qui, après s'être débattu tant d'années contre les entraves et s'être efforcé de se réa-

liser soi-même en fondant sa vie morale sur les bases de la vérité et de la sincérité, se sentant encore trop à l'étroit dans le cercle le plus intime des relations humaines, s'est levé une dernière fois, alors qu'il touchait déjà le seuil de l'inconnu, pour s'enfoncer, seul et droit sous la tourmente, dans l'obscur défilé au bout duquel il croyait voir luire l'aube libératrice.

Le cynique, lui, ne sort pas du monde ; le monde est au contraire son champ d'action. Mais par toute sa manière de vivre, il s'en sépare et se met en opposition avec lui ; la société civilisée, pratiquement il la nie et se refuse à en tenir compte.

Mais là encore, quelle illusion ! Ces programmes de vie simple, de vie conforme à la nature, dont on entend souvent parler, sont assurément en eux-mêmes de fort intéressantes tentatives ; mais ils sont si loin, en réalité, de faire abstraction de l'organisation sociale et de la vie civilisée, qu'ils ne sauraient s'en passer et que même ils la supposent. Vous fabriquez vos souliers vous-même ? c'est une œuvre méritoire ; mais encore faut-il que pour vous les paysans travaillent aux champs et les ouvriers à l'usine, que pour vous les trains parcourent les continents et les navires les chemins de la mer. Et, toutes proportions gardées entre l'organisation du travail industriel aujourd'hui et dans l'antiquité, on aurait pu en dire autant du manteau de Diogène, et de la grande jarre de terre cuite dans laquelle il avait élu domicile — car c'est là le fameux tonneau.

« De quoi te plains-tu ? » dit la pauvreté à l'homme, dans une diatribe d'origine cynique. « T'ai-je jamais laissé manquer du nécessaire ? N'as-tu pas gratuitement, pour t'abriter, les bains en hiver, les temples en été ? » Elle est bonne, là, la pauvreté. L'homme primitif ne construit point de temples, et quant aux bains, j'incline à croire que l'état de nature n'en connaît guère que le costume, et encore. C'est d'abris sous bois et de cavernes que, pour être logiques, il fallait nous parler. Oui, voilà où la pratique généralisée du cynisme

intégral nous ramènerait : à une bestialité bien éloignée de l'état de nature tel qu'il le rêvait, et dont lui-même ne voudrait pas ; car s'il nous propose les animaux en exemple, c'est parce qu'ils sont plus près de la nature ; il ne prêche pas le retour à la nature pour nous rapprocher des animaux.

L'objection, il est vrai, n'a pas grande portée pratique, et le cynique pouvait toujours répondre : nous ne risquons rien. Mais quelle pauvre morale que celle qui n'oserait s'ériger en règle de conduite universelle que parce qu'elle se saurait inapplicable.

Reste à savoir si c'est bien ainsi qu'ils l'entendaient, et si, dans la pensée des cyniques eux-mêmes, l'application totale et rigoureuse de leurs principes ne devait pas rester une exception et le privilège d'une élite.

Epictète a là-dessus un point de vue intéressant. Ce que Diogène s'est volontairement imposé, ses privations, ses peines, ses efforts, ses luttes, c'est pour les autres qu'il l'a enduré et souffert. Voir là l'idée d'une sorte de Christ s'immolant pour la rédemption de l'humanité serait aller un peu loin. Retenons seulement que le cynique — car Diogène, ici, n'est autre chose que le type abstrait du cynique —, par l'acceptation d'une vie de sacrifice, la poursuite d'un idéal de perfection incompatible avec les conditions ordinaires de la réalité, est pour les autres un constant avertissement et un vivant exemple ; qu'il les détourne de l'erreur et des vains désirs pour les convier au salut, leur indique dans quel sens ils doivent orienter leurs efforts, leur montre en sa personne le degré que l'homme peut atteindre dans l'affranchissement individuel et la possession de soi.

Et peut-être en effet le cynisme a-t-il, à ce point de vue, rempli une utile mission, et exercé une réaction qui, à toute époque, est salutaire. Le principe dont il s'inspire est-il juste ou faux ? L'homme est-il un être social ? L'individu est-il antérieur à la société ou la société à l'individu ? Les antinomies entre l'individu et la société ne sont-elles qu'une apparence, sans fondement scientifique ? La discussion de

tels problèmes nous entraînerait un peu loin. Mais pour nous en tenir à la pratique, s'il est vrai, comme les grandes crises de l'histoire le mettent tragiquement en évidence, que ce soit une infériorité et une infirmité d'ignorer ce qu'il peut y avoir d'émotions fortifiantes, de nobles et saintes solidarités dans ce seul petit mot « nous », — d'autre part, en songeant aux injustices perpétuées par la coalition des intérêts égoïstes, aux platitudes et aux hypocrisies sociales, à l'étroitesse de l'esprit de caste, aux explosions du fanatisme religieux, aux haines aveugles d'un nationalisme borné, on comprend qu'il se rencontre des hommes pour revendiquer contre un tel état de choses, et fût-ce au prix de quelques excès, l'indépendance de leur jugement et l'intégrité de leur moi. Bien plus : ne vous paraissent-ils pas, ces gens-là, ne vous paraissent-ils pas être le sel de la terre ?

Le sel, ai-je dit, pas davantage. Un antiseptique. Un assaisonnement, non un aliment. C'est la misère de notre condition qu'il faille osciller sans cesse d'un extrême à l'autre, pour maintenir tant bien que mal un équilibre instable et précaire. L'équilibre stable, le juste milieu qui concilierait les droits et les légitimes aspirations de l'individu et de la société, n'existe-t-il donc nulle part ? Je relisais aujourd'hui même, sur le socle de la statue d'Alexandre Vinet, cette inscription que j'avais lue bien souvent, mais qui m'a frappé tout à nouveau, dans la mesure où elle répondait à mes préoccupations du moment : « Je veux l'homme maître de lui-même, afin qu'il soit mieux le serviteur de tous. » Ne serait-ce pas là, d'aventure, ne serait-ce pas la solution ? Une solution à laquelle il ne manque, pour être applicable, qu'un égal désintéressement et une égale bonne volonté chez tous ceux qui seraient chargés de l'appliquer. N'importe. S'il est vrai qu'il suffise, je ne dis pas au rachat, mais à la réhabilitation de l'humanité, de la définition d'un généreux idéal, heureux sont ceux, me permettrez-vous de dire en terminant, parmi lesquels et pour lesquels celui-là a été proclamé.

PAUL VALLETTE.